

LA VIE PARISIENNE



ON DIT... ON DIT...



Un tour au Bois.

Le Bois a repris un peu de son animation : les fringants cavaliers qui galopaient, l'an dernier, dans l'allée des Poteaux, aussi furieusement que s'ils avaient été dans les pampas, sont absents hélas ! On ne voit plus que des centaures grisonnantes, pleins de dignité et de prudence. Mais il nous reste des amazones...

Beaucoup ont conservé le chapeau cape et la redingote noire. Quelques-unes pourtant, qui sont Anglaises ou Américaines, ont adopté des costumes d'une hardiesse presque guerrière. C'est ainsi que Miss Lilian Park et, jolie actrice londonienne qui « villégiature » en ce moment à Paris, caracolait l'autre jour, bien moulée dans un uniforme kaki tout à fait dernier cri, complété d'une casquette plate et de jambières.

Une autre charmante girl, en qui, si notre myopie ne nous a pas trompé, nous avons cru reconnaître la fille d'un banquier de New-York, Miss S. rlesb. d., était vêtue d'un costume rappelant fort celui des boy-scouts. La seule différence était que le pantalon avait été remplacé par une jupe en toile kaki plissée.

De la cavalerie passons à l'infanterie féminine du Bois. Quelle que soit notre indulgence pour les audaces de la coquetterie, il faut bien que nous disions que les... déguisements militaires exhibés par certaines promeneuses sont d'une exagération choquante : une fort jolie blonde — trop jolie et trop blonde — se dandinait en costume marin, à blouse blanche bouffante, dont le grand col s'échancrait presque jusqu'à la ceinture. Une grande brune avait une tunique rouge à parements blancs, sur une jupe de cantinière bleu pâle (et l'on sait que les cantinières jadis étaient cotillonées fort court). Dirons-nous des noms ? M^{me} D. vil. e agrémentait de parements rouges et M^{me} V. tel de parements verts une tunique bleu horizon, et M^{me} Ginette D. recourt portait — c'est comme je vous le dis ! — un pantalon bleu à bande noire sur le côté.

Il faut réfréner les extravagances d'un pareil carnaval !



Une leçon de victoire.

Le général Joffre avait son « violon d'Ingres ». Il était grand amateur de « jeu de dames » et, malgré sa modestie, il se piquait d'y être d'une assez jolie force. Depuis la mobilisation — est-il nécessaire de le dire ? — notre grand chef n'a pas le loisir de s'adonner à son jeu favori.

Cependant, l'autre soir (c'est une lettre d'un poilu qui nous l'apprend) il visitait une tranchée; deux soldats la pipe aux dents finissaient une partie. Le généralissime s'arrêta :

— Attention, petit, pousse ce pion-ci et puis celui-là...

Le poilu obéit — on est bien forcé d'obéir au généralissime — et, naturellement, il gagna.



Spécialement dédié à la censure.

Il paraît que, même cette année, M. de Diaghilew songe à nous donner un ballet russe... Vous en êtes étonné, n'est-ce pas : il y a de quoi. Mais vous serez tout à fait abasourdi quand vous saurez que ce ballet mettra en scène Jésus-Christ sous les traits du jeune danseur Miassine.



La question du jour.

Partout on ne s'aborde qu'en se posant la question suivante : « Quand croyez-vous que la guerre sera finie ? »

Cela a ému le gouverneur de Grenoble (ne serait-ce point le général P. d. ya ?) Il s'est empressé de prendre des mesures radicales : tout individu qui sur la voie publique ou dans des lieux publics posera cette question subversive sera poursuivi devant les tribunaux compétents.

Mais cela n'a pas ému les bons Grenobliens : ils s'abordent maintenant en se demandant : « Quand pensez-vous que Guillaume s'en ira ? »



Le Grand Prix de Lilliput.

La grande semaine anglaise de courses de Newmarket, qui vient de se clore, a été si brillamment réussie que l'écho de son succès a inspiré à nos fervents du turf les plus nostalgiques regrets.

Un de ceux-ci, le comte de Brailles, est particulièrement désespéré de la fermeture des hippodromes d'Auteuil et de Longchamp. Pour s'en consoler tant bien que mal, il a fait installer dans son fumoir un jeu de petits chevaux et, de temps à autre, il convie quelques amis à venir passer une heure avec lui à regarder tourner les modestes quadrupèdes de plomb. Il actionne la manivelle, les petits chevaux s'élancent, se poursuivent, se distancent, se rattrapent autour du tapis vert de la piste en miniature. Les amis de M. le comte de Brailles viennent d'assister ainsi à un semblant de Derby : ils se préparent à voir courir le Grand Prix.



Un chef-d'œuvre en préparation.

Voilà bien longtemps déjà qu'on n'a parlé de M. R. d. n. Que fait le vieux maître ? Somnole-t-il sur ses lauriers ou bien travaille-t-il dans le silence de son atelier à quelque émouvante œuvre de guerre ?

Oui, le grand artiste travaille de tout son génie, de toute son âme, et si l'on veut savoir quelle magnifique et douloureuse image son ciseau fait jaillir du marbre, nous croyons pouvoir le dire à nos lecteurs, grâce à une indiscretion d'atelier : la prochaine sculpture de M. R. d. n. représentera : *L'Humanité en détresse*. Nous osons espérer que, lorsqu'elle sera achevée, son sujet ne sera plus que d'une actualité... rétrospective.



Par ici la sortie !

La gare du Nord à Paris possède trois sorties différentes qui étaient, ces temps derniers encore, respectivement désignées par des pancartes sur lesquelles on lisait ces mots : *Way out*, *Ausgang* et *Sortie*, qui ont d'ailleurs absolument la même signification.

Mais, chose singulière, la porte anglaise *Way out* et la porte française *Sortie* étant constamment fermées, les voyageurs se trouvaient contraints d'emprunter la sortie allemande *Ausgang*, à leur grand déplaisir.

Il y eut des plaintes formulées et elles ont servi à quelque chose car, depuis une quinzaine de jours, l'administration de la gare du Nord a supprimé le *Ausgang* boche.



Les embusqués malgré eux.

M. Millrand continue de pourchasser les embusqués partout où ils se trouvent. Nous nous permettons de lui en signaler une catégorie à laquelle il n'a certainement pas songé. Les prisons de Paris et de province recèlent actuellement, nous dit-on, tant parmi les prisonniers à titre préventif que ceux retenus temporairement, près de 50.000 mobilisables.

Pourquoi ne pas faire un choix parmi eux ? Ils se battraient avec autant de courage que les autres et, tels les *Joyeux* qui emportèrent d'assaut la « Maison du Passeur », ils trouveraient là une réhabilitation honorable et utile.



Un deuil.

On était tout triste, l'autre jour, au Palais-Bourbon : les députés paraissaient navrés. Songez donc ! *Ramonette*, la chatte que nos honorables parlementaires avaient recueillie et élevée depuis près de onze ans, venait de mourir... Depuis la guerre, la pauvre bête avait considérablement changé : elle était triste et irritable. Aucun soin médical ne lui manqua et, ces derniers temps, nombre de députés s'inquiétaient chaque jour de son état de santé.

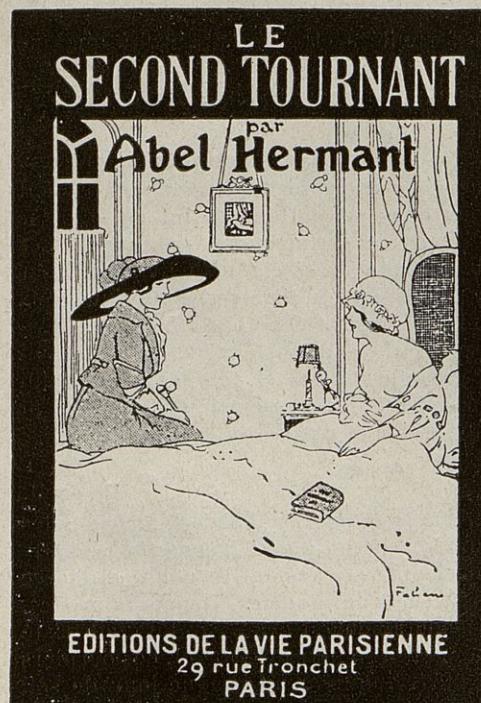
M. Briand sembla particulièrement désolé de cette mort : il avait un faible pour *Ramonette* !



CABINET NIEL 18, AVENUE NIEL. Renseignements confidentiels. S'occupe de tout, Missions discrètes et légales. Renseignements pour Mariage, Enquêtes pour divorce. Avocat-Conseil pour tous actes, Loyers, Baux, Reconvoitures. Reçoit de 8 h. à 10 h. le matin et de 5 h. à 7 h. le soir. Visite ou lettre 5 francs.

Une maison dont le seul but a été l'amélioration d'un seul produit a une supériorité écrasante sur toutes les autres, car tous ses efforts ont convergé vers un seul objectif: la perfection. J'affirme que mon Café, vendu au cours, 2 fr. 30 le demi-kilog., est aussi bon que les meilleurs et les plus chers, parce que, depuis des années, je vends du café, rien que du café.

Eug. MARTIN
33, Rue Joubert, PARIS, Tél. Gut.20-43.



Pour recevoir franco par la poste, adressez 3 fr. 50 au Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet.

Quand vos mains sont grasses, vous recourez au savon, rien qu'au savon que vous savez nécessaire. Pourquoi n'en faites-vous pas autant pour vos dents? Cependant les matières grasses des aliments sont autrement dangereuses dans la bouche que sur les mains, car leur corruption inévitable est non seulement la cause essentielle de la carie des dents, mais aussi le plus puissant véhicule des maladies épidémiques. Lavez donc vos dents matin et soir, après chaque repas; jamais vous ne les laverez trop souvent. Vous objectez que le savon est désagréable dans la bouche? C'est que vous n'employez pas un savon convenable, sinon, sous peu de jours, vous ne pourriez plus vous en passer.

GIBBS
avec son
SAVON DENTIFRICE

vous conservera sous un arôme exquis, vos dents saines et votre haleine fraîche

BOITE ALUMINIUM
Format moyen 1 Fr.

Son emploi
est le meilleur préservatif
contre les
maladies épidémiques

BOITE DE LUXE brevetée
Avec socle et rainure, G⁴ Format 1.95

NOTA IMPORTANTE. — Ce savon sort des usines de la maison D. et W. GIBBS Ltd, de Londres, fondée en 1712, la seule au monde dont la fabrication se soit poursuivie de père en fils depuis plus de deux siècles. Fournisseurs brevetés de la Cour Royale d'Angleterre.

P. THIBAUD, et Cie, Concessionnaires généraux, 7 et 9, Rue La Boétie, Paris. — Echec contre 0 fr. 50



LE NOUVEAU CANDIDE^(*)

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME (Suite)

Candide voit Hadji-Mohammed-Ghilioun face à face.

CANDIDE avait lu le matin, dans une gazette westphalienne, que la Westphalie ne souffrirait pas de la famine, parce que le bon vieux Dieu, qui est coutumier du fait, multipliera les pains. Mais il ne croit pas aux miracles, bien qu'il ait l'esprit le plus simple; car il a aussi le jugement droit, et il est disciple de Pangloss, qui, l'étant de Leibnitz avant de l'être de Nietzsche, n'admet point d'effet sans cause: il n'aperçoit pas de raison suffisante à cette multiplication des pains. La multiplication des empereurs lui semblait encore plus douteuse, et l'on ne l'eût pas averti que deux des trois étaient des comparses, qu'il s'en fût bien avisé tout seul. Mais il se fourra dans la tête que le vrai était l'avant-dernier qu'il avait vu, et que le dernier, qu'il avait devant les yeux, était, ainsi que son auguste famille, autant de misérables figurants.

Il a un vif sentiment de sa dignité et se formalise d'être pris pour dupe, ce qui lui arrive, comme on dit, plus souvent qu'à son tour.

— On ne me la fera pas cette fois-ci, grommela-t-il entre ses dents.

Et il regarda l'Empereur (comme on dit encore) d'homme à homme, avec une telle insolence que Mohammed-Ghilioun fut déconcerté.

Sa Majesté fronça le sourcil comme à la parade et demanda quel était ce ver de terre.

— C'est Candide, repartit le capitaine.

Le visage de l'Empereur changea aussitôt d'expression. Chacun sait que Ghilioun est un charmeur. Il se ressouvint qu'il a dans ses châteaux une merveilleuse collection de Watteau et de Lancret qu'il a fait reverrir et cirer à neuf, et il ne fut point fâché de montrer sa connaissance du XVIII^e siècle

à un contemporain de cette époque-là. Il fit subir à Candide un interrogatoire en règle, il lui poussa (si l'on ose s'exprimer ainsi) des colles sur les anciens procédés de guerre et sur la discipline dans les armées de Frédéric le Grand.

Candide répondait de son mieux, avec une sourde impatience. Ghilioun, qui cherche toujours à s'instruire, daignait l'écouter. La dame aux cheveux blancs lui prêtait une bienveillante attention: elle a un grand air d'affabilité. Mais le neurasthénique se tâtait le pouls, le cousin de Bavière pensait à son ordonnance, le bien-aimé gendre de Brunswick, qui est un grand dadais, ne s'intéressait pas à la conversation, et le Kronprinz, selon son habitude, était assis sur la table au lieu de l'être sur une chaise. Il balançait toujours ses longues jambes. Candide lui assenait des regards furieux et affectait de faire des pauses au beau milieu de ses phrases, si bien que l'Impératrice daigna dire à l'héritier :

— Tu ne pourrais pas t'asseoir comme tout le monde? Ne vois-tu pas que tu intimides ce garçon?

— Il ne m'intimide pas du tout, fit Candide d'un ton superbe.

Ghilioun refronça le sourcil et chercha le mot inoubliable qu'il fallait dire; Candide ne lui laissa point le temps de le trouver.

— Ce n'est pas tout ça, dit avec une rondeur familière l'ancien grenadier de Frédéric II, on ne m'a pas envoyé ici du front pour vous raconter ces balivernes, mais pour vous annoncer la victoire.

— Laquelle? dit l'Empereur, dont la physionomie devint martiale.

— Une de celles d'hier, repartit Candide: je ne les connais point par leurs numéros.

— N'importe, dit l'Empereur, marchez. Je reconnaîtrai, à vous entendre, de laquelle de mes victoires il s'agit.

Le Kronprinz, le neurasthénique, le gendre de Brunswick et le cousin de Bavière, qui savent ce qu'en vaut l'aune, écoutèrent de moins en moins; l'Impératrice, par bonté, écouta de plus en plus; et Ghilioun prit une attitude aussi belle que les précédentes, mais moins fatigante, car il pensait que le récit de

(*) Suite. Voir les N° 9 à 21 de *La Vie Parisienne*.

Candide dût être aussi long que celui de Théramène. Le disciple de Pangloss n'est point hableur, et dit à Sa Majesté qu'il serait bien empêché de lui donner le moindre détail, vu qu'il était tombé dès le début de l'engagement, asphyxié par des vapeurs infectes.

— Ah! Ah! fit l'Empereur. Je suis curieux de voir de près une des victimes de mes gaz, qui ne s'en porte pas plus mal.

Il dagna en effet s'approcher de Candide; mais, lorsqu'il en fut tout près, il regretta de n'en être pas fort loin, et lui dit :

— Est-ce que c'est encore cela que vous sentez?

— Non, Majesté, ce n'est point cela, repartit Candide.

Et il dit crûment ce que c'était, malgré la présence de l'Impératrice, qui jeta un léger cri. Ghilioun ne souffre pas qu'un autre que lui-même manque de respect à son épouse. Il dit à Candide qu'il était mal élevé, et lui décocha deux ou trois épithètes de corps de garde. Il eut cependant la grandeur d'âme de ne point rester courroucé et demanda en riant :

— Qui vous a fait cela?

— C'est votre cochon de fils, repartit Candide en se tournant gracieusement vers le Kronprinz.

C'en était trop.

— Gardes, qu'on le saisisse! s'écria, comme dans les tragédies, le commandeur des croyants et de ceux qui ne croient point.

Les gardes saisirent Candide et l'enfermèrent dans un lieu qui servait de prison. Ce lieu était une chambre voisine, d'où il entendit tout ce que se dirent, après sa sortie, les membres de la famille impériale, aussi bien que s'il eût continué d'être admis à l'inestimable honneur de leur conversation.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

Où Candide est informé de secrets d'État et de secrets intimes.

Leurs Majestés et Leurs Altesses avaient gardé (comme le lecteur a dû s'en apercevoir) un certain déorum en présence de Candide. Dès qu'il fut dehors, Elles jetèrent le masque, et cet homme de rien put ouïr de ses oreilles, sinon voir de ses yeux (sauf par le trou de la serrure), ce que c'est qu'une famille impériale dans l'intimité.

Le Seigneur de la Guerre, qui ne voulait point donner raison à Candide contre le Kronprinz quand les deux adversaires se trouvaient confrontés, n'avait plus sujet de dissimuler à son fils que l'épithète de cochon lui allait comme un gant : il ne le lui envoya pas dire. Candide, qui pensait que tous les fils de l'Empereur fussent à plat ventre devant Sa Majesté, fut bien surpris d'entendre l'aîné répondre à son père à peu près sur le même ton. Hadji-Mohammed-Ghilioun répliqua, le Kronprinz surrépliqua. Comme ils étranglaient tous les deux de colère, Candide ne percevait pas bien les mots orduriers qu'ils proféraient. Il attrapa cependant au vol *assassin, bandit, détrousseur et pirate barbaresque*. Le prince neurasthénique et le bien-aimé gendre, qui a une peur épouvantable de son beau-père, étaient tout tremblants dans un coin. Le cousin de Bavière eut la malencontreuse idée d'intervenir : il s'attira, de part et d'autre, un qualificatif dont Candide ne pouvait nier la justesse et la propriété. Quant à l'Impératrice, qui essayait également de mettre le holà, elle le faisait avec tant de calme et d'une si petite voix que personne n'y prêtait la moindre attention.

Ainsi qu'il est d'usage dans les chamailleries de famille, l'auguste père et l'auguste fils se reprochèrent ensuite leurs relations privées et leurs alliances. L'Empereur fit des insinuations dégoûtantes sur la belle-mère de son fils, et le Kronprinz fit bien plus que des insinuations sur certains amis d'enfance de son père, que Sa Majesté tutoyait et qui avaient passé en cour d'assises. Le Bavarois fut bien aise de cette allusion et hasarda un ricanement. Le neurasthénique le tira par la manche et lui dit :

— Laissez-les se manger, ne nous en mêlons point.

— J'ai sur le cœur, répondit le Bavarois, l'insulte qu'ils ont osé me faire parce que j'obéis aux traditions de la famille. Je connais l'histoire scandaleuse du grand Frédéric!

— Et moi, si je la connais! » se dit Candide.

A la fin, le Kronprinz, cherchant ce qu'il pourrait dire de plus sanglant au Seigneur de la Guerre, lui déclara que ses présumés talents militaires étaient l'objet de la risée universelle.

— Je te conseille de parler! cria Mohammed-Ghilioun.

— Vous êtes, dit le Kronprinz, le plus mauvais général de votre armée.

— Après toi!

— Vous n'avez jamais remporté le plus mince avantage, même aux manœuvres.

— Tu as fait massacrer ma garde!

Puis le Kronprinz énuméra toutes les batailles de la présente guerre où les conseils de Sa Majesté Islamique avaient causé la défaite, et l'Empereur rendit la politesse au Kronprinz.

— Comment? Comment? se disait Candide. Avons-nous été battus tant de fois? Je pensais que nous ne l'eussions jamais été. »

Et il douta que les communiqués officiels, qui n'annoncent que des victoires, dissent toujours la vérité à la lettre.

La fin de la discussion fut une maîtresse gifle que le Seigneur de la Guerre administra à l'héritier de sa couronne, qui cette fois n'osa riposter; et tous les acteurs de la scène, à commencer par l'Empereur lui-même, furent si étonnés de cet accident qu'il se fit un silence brusque.

A ce moment, un officier fit irruption dans la salle, d'un tel train qu'il pensa perdre l'équilibre quand il s'arrêta court devant Hadji-Mohammed-Ghilioun en joignant avec bruit les talons; mais il profita de cette rupture d'équilibre pour s'incliner jusques à terre devant celle que l'on appelle la très haute dame.

— Majesté! cria-t-il d'une voix de commandement, grande, très grande nouvelle! La flotte aérienne de Votre Majesté Islamique, au nombre de douze zeppelins, ni moins ni plus, a survolé cette nuit la côte anglaise et est rentrée au port presque sans avarie après avoir bombardé des stations balnéaires dont l'importance stratégique est indiscutable.

— Dieu est avec nous, dit l'Impératrice d'une voix melleuse. L'œil de Ghilioun étincelait, mais il ne laissait pas de froncer en même temps le sourcil, et il demanda :

— Qu'appelez-vous « presque sans avarie »?

Le messager répondit avec embarras :

— Une des unités de votre flotte aérienne s'est perdue sans doute corps et biens, car l'escadre en comptait douze au départ, et onze seulement au retour.

— Ah! fit l'Empereur.

— En outre, dit le messager, vingt-neuf hydravions ont attaqué un autre de vos dirigeables, qui a eu toutes les peines du monde à regagner son hangar, et encore plus à s'y introduire, vu qu'il avait le derrière en l'air et la tête en bas.

— On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, dit le Kronprinz avec autant de philosophie que d'élegance.

— Cette remarque est juste, dit l'Empereur, mais la perte est sensible. Deux zeppelins!... Avons-nous au moins fait bien du mal à ces Anglais que Dieu châtie?

— Les dégâts matériels, dit le messager, doivent être importants, *a priori*, et il est à supposer que nous avons démolî une auberge.

— Fort bien, dit l'Empereur. Voilà qui guérira les touristes neutres de visiter l'Angleterre.

— Dieu la châtie! firent en chœur les augustes membres de la famille impériale.

— J'espère, reprit l'Empereur, que le nombre des victimes est considérable?

Le messager baissa les yeux, et Mohammed-Ghilioun refroça le sourcil.

— Quoi, monsieur, est-ce moins de douze ou quinze cents?

— Bien moins, Majesté.

— La moitié? Le quart?

— Bien moins encore. La flotte aérienne de Votre Majesté n'aurait fait, dit-on (mais je n'en veux rien croire) qu'une seule victime.

— Un non-combattant, j'espère?

— Oh!... Oh! oui... : un merle.

Hadji-Mohammed-Ghilioun parut près de suffoquer.

— Est-ce que vous vous f..... de moi? cria-t-il en français.

Il n'emploie jamais ce langage abhorré, mais il ne trouvait pas d'équivalent de cette expression vigoureuse en allemand. Le prince neurasthénique se mit à pleurer : il ne peut apprendre de sang-froid la mort d'un oiseau, et singulièrement d'un merle. Tandis que sa mère le consolait, un deuxième messager fut

LE BON COMPAGNON D'ARMES



— Ma chère, je te présente le cheval de bataille de mon mari : dix mois de campagne, deux blessures.
— Eh ! bien, voilà ce que j'appelle un poilu à tous crins !

introduit et annonça d'une voix haletante à l'Empereur qu'un de ses sous-marins venait de couler un transatlantique, que l'on comptait cette fois plus de quinze cents victimes, dont une bonne moitié de femmes et d'enfants, une centaine de ceux-ci âgés d'un an au plus. Les yeux du prince neurasthénique se séchèrent aussitôt; il oublia le merle et se mit à rire d'une façon imbécile. Hadji-Mohammed-Ghilioun fut saisi d'un tel enthousiasme qu'il oublia sa grandeur et se mit à danser comme un apache autour de la table. Ensuite, tous ces grands personnages s'embrassèrent, et enfin ils remercièrent Dieu.

« Hélas! se disait Candide, les observant par le trou de la serrure, s'ils peuvent rendre grâces pour une telle abomination, c'est donc qu'ils sont capables d'avoir commis ou ordonné les crimes dont on les accuse. Je commence à croire que nos soldats disciplinés ont assouvi leurs sales passions sur tout ce qu'ils rencontraient, sans égard au sexe ni à l'âge, et qu'ils ont coupé le poing aux petits garçons pour les empêcher de servir, et autre chose pour les empêcher de croire et de multiplier. Je trouverais cela fort bien fait si j'avais Pangloss auprès de moi, car il me prescrirait d'être dur; mais Pangloss est mort et je ne suis pas maître de ma sensibilité. »

Il fut tiré de ces réflexions par le capitaine qui l'avait enfermé tout à l'heure dans cette chambre et y rentrait en passant.

— Comment, monsieur, vous n'êtes pas mort? lui dit l'officier.

— Non, monsieur, dit Candide, surpris. Pourquoi le serais-je?

— Vous avez eu le malheur de déplaire à Sa Majesté, qui ne vous a pas caché son sentiment. Il est d'usage en pareil cas que l'on se fasse sauter la cervelle sans délai.

— Je l'ignorais, repartit Candide. D'ailleurs, je n'ai pas de pistolet sur moi.

— Je me ferai un plaisir de vous prêter mon revolver d'ordonnance, dit le capitaine.

Et il le lui mit dans les mains. Comme Candide tardait de se décider :

— Je vois, dit le capitaine, que vous craignez d'effrayer par une détonation Leurs Majestés et les princes qui sont dans la pièce voisine. Ce scrupule fait honneur à votre délicatesse. Veuillez donc descendre dans la rue et tuez-vous devant la porte. Je vous ferai ramasser sur-le-champ. J'irai moi-même.

— Vous êtes mille fois aimable, dit Candide en descendant l'escalier avec une sage lenteur.

(A suivre.)

ABEL HERMANT.

PSYCHOLOGIE DE GUERRE

La guerre a si profondément modifié nos façons de voir, de comprendre et de sentir, que la nécessité s'impose de substituer — au moins provisoirement — à la psychologie usagée, dont MM. Paul Bourget, Henri Bordeaux et leurs émules ont savamment coupé tous les cheveux en quatre, une nouvelle psychologie, aux poils civils et militaires plus drus et vigoureux.

Le propre des révolutions philosophiques, comme de toutes les révolutions, est de ne tenir aucun compte des systèmes antérieurs les mieux établis. Le premier devoir de la psychologie nouvelle sera donc de traiter par le mépris le plus profond ce vieil adultére des familles, qui alimenta de situations et de thèses le livre et le théâtre de ces vingt dernières années.

La psychologie de guerre, comme la lance d'Achille, sera à double fin : elle tuera la psychologie classique, en nous guérissant des blessures imaginaires qu'elle nous infligea.

Espérons qu'elle effacera le souvenir d'une littérature innombrable, dont le moindre défaut était d'être d'une ennuyeuse monotonie, et qu'elle fera naître une littérature neuve, qui nous consolera sans peine de celle que nous aurons perdue.

La psychologie de guerre sera une psychologie d'action. Sa meilleure éloquence sera celle des gestes, et ces gestes seront décisifs.

Alors, nous verrons les Françaises qui bâillaient d'ennui aux subtilités de la psychologie académique, incapables de résister à cette psychologie guerrière, à formules d'assaut! Et, selon la parole fameuse de Napoléon, quelques nuits de France auront tôt fait de nous rendre plus de futurs soldats que la gloire, chez nous, n'en aura moissonnés.

MARCEL PAYS.

LE RETOUR DES AUTOBUS



Il paraît qu'on va rendre aux Parisiens quelques autobus. A quoi bon?...
D'abord ces encombrants véhicules n'ont pas d'impériale...



Et puis, on se passait fort bien de leurs « gaz asphyxiants » et de leurs éclaboussures.



Notre sommeil va être troublé de nouveau par des tonnerres soudains et des tremblements de terre!



Paris, sans autobus, se prêtait à des promenades délicieuses...



Et nos flâneries pédestres s'égayaient de charmantes visions.



Les autobus, ennemis du flirt, terminent souvent trop brusquement les aventures les plus piquantes.



JOSETTE OU LES NATIONS ALLIÉES

Mon général,

Je suis heureux et fier du poste important qui m'est confié dans la garde des voies et communications. Il est aisément de comprendre que mon aspect distingué, correct, mon crâne chauve de diplomate, ma moustache discrètement grisonnante, me désignaient tout particulièrement à veiller, comme je le fais depuis bientôt neuf mois, sur les voies, passages, couloirs, défilés et filons divers qui mènent aux bureaux innombrables du ministère de la..... Evidemment, nul mieux que moi ne pouvait évincer avec tact un importun, ou guider au contraire gracieusement un ami par le dédale des escaliers et le maquis des antichambres. Bref, on a bien fait de me choisir, et j'ai conscience d'avoir rempli les devoirs de ma tâche à la satisfaction universelle, et à la mienne en particulier.

Toutefois, mon général, je viens vous supplier de me relever de mes fonctions délicates de G. V. C. Qu'il vous plaise, je vous en supplie, de m'envoyer au front. Un autre surveillera tout aussi bien le réseau des corridors ministériels : c'est une affaire d'endurance et de courtoisie, on s'y fait, quoique ce soit bien dur au commencement. Tandis que dans les tranchées, il suffit d'avoir un brave fusil dans les mains : on tire, on tue du Boche, à la bonne heure!... Et puis enfin, l'on se trouve loin de Paris, et c'est la joie ça, c'est l'ivresse, c'est le rêve!

Non certes que je haisse Paris ! J'y suis né, c'est mon patelin, et il me manquera quand je l'aurai quitté. Seulement, il y a ma femme, dans Paris, ma femme que je vois tous les jours, à chaque repas, et chaque soir, et même encore la nuit!... Or elle me rendra fou, ma femme, si ça continue... Envoyez-moi au front, mon général, faites-moi au plus vite partir d'ici, il est temps, grand temps ! car je finirais par commettre une bêtise, voyez-vous!...

Mais je vais tout vous raconter, à la bonne franquette : de cette façon, vous jugerez vous-même ; c'est bien plus simple.

Donc, voici : mes tribulations ont commencé vers le milieu d'octobre. Jusque-là, ma charmante femme — elle se nomme Josette, un joli nom, et elle est ravissante, cette enfant terrible ! — ma chère Josette avait habité Bordeaux, Arcachon, Saint-Jean-de-Luz, Biarritz, Cannes, Monaco, un tas de garnisons civiles où, m'a-t-elle dit, elle s'est bien ennuyée. Mais tout le monde y allait, par conséquent il fallait bien qu'on l'y vit : le devoir avant tout.

Le 15 octobre néanmoins, Josette revint à son dépôt, c'est-à-dire qu'elle se réinstalla dans notre domicile parisien, avec sa femme de chambre, sa cuisinière, vingt ou trente malles, enfin son petit train spécial ; et pendant une quinzaine, tout alla pour le mieux. Josette commandait des robes, les essayait, achetait des chapeaux, n'avait pas une minute, bref se remettait à l'entraînement progressif. Ah ! elle a travaillé dur à ce moment-là, tandis qu'elle préparait sa campagne d'hiver.

Puis, un beau matin, elle me présenta M. Cyprien Demoonynghe, un brillant lieutenant de cavalerie belge. Il fallut aussitôt





transformer tout l'appartement : il y eut partout des cuivres étincelants, des cheminées en briques, des dentelles. Du jour au lendemain, tout fut à la belge, chez moi. S'il faut être bien franc, mon général, je vous avouerai que j'ai trouvé plus d'une fois, en rentrant à l'improviste, l'imprudente Josette assise sur le même canapé que le beau lieutenant, et beaucoup trop près : si bien que j'ai fini par me fâcher, et rompre des relations si périlleuses.

Mais, hélas ! ce fut en vain, car dès le soir même, un jeune officier monténégrin, en mission à Paris, remplaçait le Belge à mon foyer. Celui-ci dura peu : moins d'une huitaine après, ce gigolo n'avait-il pas l'audace d'embrasser Josette pour ainsi dire en ma présence, à mon nez ?... Nous dûmes nous séparer.

Peine perdue. Un artilleur serbe survint en effet : moustache bleuâtre, physionomie sympathique et séduisante, sans aucun doute. Toutefois, quelle étrange manie de toujours envoyer des baisers à Josette ! Je surpris tant de ceux-là, échangés derrière mon dos et reflétés par toutes les glaces de la maison, que j'ai prié bientôt l'entrepreneur artilleur de vouloir bien cesser ses visites.

La place ne tarda guère à être occupée par un Japonais, attaché militaire à l'ambassade. Fin, souriant, courtois et raffiné, ce dernier écrivait lettre sur lettre à Josette, si bien que l'une d'elles vint à s'égarer, et me tomba sous les yeux : parmi toutes les formules d'un style imagé, poétique et délicieux, M. l'attaché ne proposait à ma femme rien de moins que de me planter là, et de gagner le Japon avec lui. Ce projet de voyage m'ayant paru un peu précipité, notre amitié ne put durer.

Et notez qu'à chacune de ces fréquentations nouvelles correspondaient toutes sortes de bouleversements dans ma maison, mes habitudes, et même ma cuisine : tantôt il me fallait modifier l'aménagement d'une pièce afin de l'accommoder à la japonaise ou à la monténégrine, tantôt changer mes heures de repas, tantôt me résigner à goûter une multitude de plats étranges, alors qu'une brave côtelette eût tellement mieux fait mon affaire. La vie d'un honnête G. V. C. est dure, à Paris, croyez-le bien !

La veille de Christmas enfin, il nous arriva de lier connaissance, autour d'une table de thé, avec le capitaine Austin Marmaduke. L'élégance même : un uniforme exquis, une sobriété merveilleuse de gestes et de langage, en outre une blessure au visage datant de la bataille de la Marne, et produisant l'effet le plus irrésistible, on doit le reconnaître... Ah ! ce ne fut pas long : en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, tous mes domestiques se vinrent flanqués à la porte, et supplantis par des personnes habillées comme des *nurses*, qui s'exprimaient avec le plus pur accent britannique. Comme



c'était facile [pour moi, en vérité ! Je ne sais pas un mot d'anglais : impossible de leur donner un ordre... Quant au capitaine... Comment exprimer en termes décents ce qui est arrivé ? Enfin cet irrésistible guerrier habitait dans une gargonnière, dont je vis, entre chien et loup, sortir furtivement Josette, non moins émue qu'heureuse... D'où provint certain refroidissement dans mes rapports avec Austin Marmaduke.

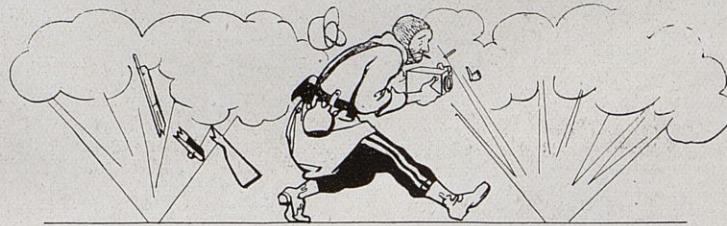
Du reste, à quoi bon ? Le capitaine anglais n'avait pas plutôt franchi pour la dernière fois la porte de mon logis, qu'un commandant russe, cédant à mes instances, consentit à devenir en son lieu notre familier... Eh oui ! cédant à mes instances : il était si attrayant, si agréable, ce commandant ! Grand, svelte, souple, le sourire flatteur, l'accent chantant, caressant, à qui n'eût-il plu tout de suite ?

Il nous enseigna de fines recettes culinaires, venues en ligne directe de Pétrrogard ; des servantes moscovites chassèrent les *nurses*, l'appartement se remplit d'icônes... et il en fut du commandant russe comme du capitaine anglais, hélas !... c'est-à-dire que nous renonçâmes à nous voir dans les mêmes circonstances.

Tout récemment enfin, et comme pour m'achever, un séminant colonel italien détaché à Paris par le grand état-major... Mais je renonce, mon général, à vous décrire une fois de plus les étourderies de Josette. Cependant, comme vous pouvez vous en rendre compte, je ne saurais demeurer davantage à Paris. A force de bouleverser mon appartement tous les mois, je me ruinerais. A force de varier ma cuisine, je me gâterais irrévocablement l'estomac. Quant à mon personnel, il est changé si souvent que je m'y perds. Enfin, en ce qui concerne Josette... si elle doit encore se compromettre avec les officiers de toutes les nations qui vont devenir successivement nos alliées, et s'il me faut la trouver tour à tour dans les bras d'un colonel roumain, d'un amiral grec, d'un...

Ah ! non !... De grâce, mon général, expédiez-moi vers le front. Quand j'y serai, au moins, Josette pensera éperdument à moi, cela l'occupera, et elle se tiendra tranquille — si c'est possible !

UN G. V. C.



LE CONCERT CHEZ LES SOLDATS

Nous autres, à Montrouge, nous avons la chose du théâtre.

Ce sont des mobilisés de Montrouge et de Vaugirard qui forment l'élément parisien de mon régiment d'artillerie. Quand ils sont en cantonnement, ils font des concerts où l'on chante du Boucot, du Dalbret et du Bérard dans le style de la rue de la Gaieté et du faubourg Saint-Martin. Un genre de gaillardise à laquelle, en d'autres temps, on donnerait un nom plus sévère et une qualité de sentimentalité qui vaut surtout par l'excellence de l'intention, composent, à dose à peu près égale, le caractère du programme avec une partie de patriotisme d'après 1870. Ce sont les chansons de Bérard qui emportent la faveur du public et celle des artistes. Elles ont trois couplets et un refrain modifiable que tous les faubourgs de Paris ont chanté, répété Montmartre et, parfois, fredonné le boulevard. L'abondance de fiancées, d'amants, de courtisanes et de mariés infortunés qui y connaissent jusqu'au deuxième couplet les joies de la passion partagée, sous le ciel de l'Italie, dans la mansarde de l'ouvrière, au pied de la guillotine de 93 ou bien au bruit du moulin de Maître Pierre, et qui sombrent dans la folie par remords ou désespoir d'amour à la fin du troisième couplet indique [un certain goût populaire pour les dénouements définitivement tragiques.



L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



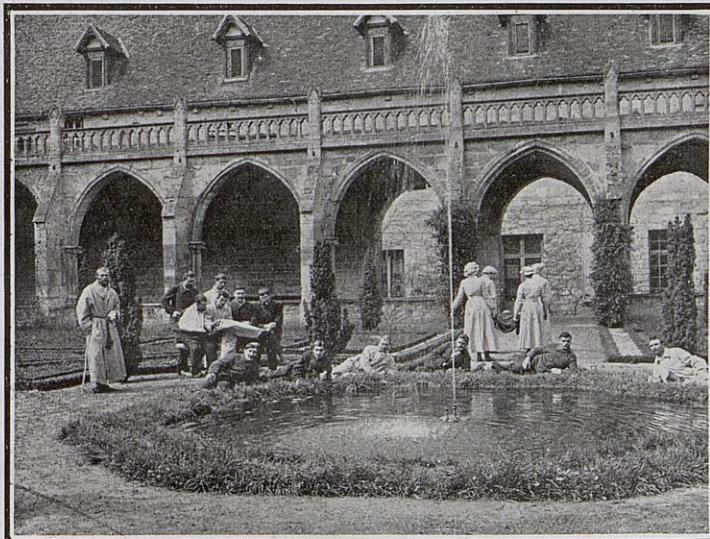
L'APPÉTIT EST BON
et nos poilus ne dépérissent pas!



NOS ZOUAVES AU LAVOIR
Ils lavent leur linge en famille dans les bois de l'Argonne.



LES MUSCLES SONT SOUPLES
et la gymnastique les entretient.



L'HOPITAL DE LA SŒUR DU MARÉCHAL FRENCH
installé dans la magnifique abbaye de Royaumont.



UN ARBRE BRISÉ PAR LES OBUS
au-dessus d'une tranchée-abri qui a résisté au choc.



NE CROYEZ PAS QUE VOUS VOYEZ UNE SUFFRAGETTE DANS UN MEETING
L'oratrice est Mlle J. Provost, du Théâtre-Français, qui, avec Mme Eugénie Buffet, distrait les convalescents à l'hôpital du Grand-Palais.



LA PEINTURE



LA GRAVURE

LES QUAT'Z ARTS

Effaçant réciproquement et tour à tour l'impression joyeuse ou pénible qu'elles ont fait naître, alterne savamment, dans ces concerts, l'inspiration comique avec la dramatique, comme il est de tradition immémoriale au théâtre. Shakespeare fit, autour de ces deux pôles opposés du gai et du triste, pivoter le monde animé par son génie, de même que Montépin et Richebourg le monde animé par le leur. Ignorant tout du premier et connaissant certainement des seconds les œuvres, sinon les noms, l'organisateur de mon concert est rompu au métier autant qu'eux. Le Salis de ce tréteau, le Lisbonne de ces planches, directeur, régisseur, bonisseur et acteur dans son théâtre, est un cycliste de la section des autobus. Papillard est son nom. Papillard est un ravaleur de la rue Friant, au Grand-Montrouge, qui n'a pas fait de service militaire, réformé à la suite d'un accident qui lui avait écrasé les deux jambes. Il pouvait ne pas partir ou, du moins, attendre d'être appelé; et il pouvait raisonnablement penser ne l'être jamais: nous partions pour deux mois, trois au plus — vous vous rappelez?...

Papillard, quand il a vu partir les camarades, a dit: « Je ne vais pas rester là, tout seul », et, crânement, il s'est engagé pour la durée de la guerre. Il est populaire dans les cantonnements de l'Argonne. Il monte son théâtre dans la première grange venue: un tas de paille sur lequel on pose quatre planches, et voilà la scène. Il fait un rideau avec trois toiles de tentes réunies et emprunte aux bouchers militaires leurs lampes à acétylène ou bien aux mécaniciens les projecteurs de leurs autobus pour éclairer la rampe. Les spectateurs se placeront comme ils voudront sur les tas de foin. On trouve ou on fabrique deux ou trois bancs plus présentables, sinon plus confortables. Les officiers accepteront peut-être d'assister à la représentation? On les invite, et ils viennent.

C'est alors qu'il faut voir Papillard. Il a un chapeau-claque et des gants: le chapeau pour la chanson comique, les gants pour la sentimentale. Son ascendant sur son public rappelle Dranem à l'Eldo et Mayol chez lui. Il exige et obtient de son auditoire une bonne tenue que nous ne trouvions plus toujours dans les théâtres parisiens. Il est vrai qu'ici aucune ouvreuse ne vient réclamer pour « son petit service » pendant que les acteurs jouent, et que l'on n'entre pas et que l'on ne sort pas en dérangeant quinze personnes et en faisant claquer son fauteuil et la porte

au milieu d'un acte. On aurait besoin de Papillard dans quelques théâtres du boulevard. Il ne tolère aucune manifestation malveillante à l'égard de ses artistes; à la moindre exclama-tion dans la salle, son regard sévère va foudroyer le perturbateur et l'invite au silence :

— Vous n'êtes pas à la Gaieté-Montparnasse! dit-il.

Il invite préliminairement les camarades à ne pas fumer pour ne pas f... le feu dans la cabane. On rit. « Oh! ajoute-t-il, bon enfant, je parle avec nous... »

Les numéros défilent selon un ordre préétabli. Papillard chante à son tour, tempétueusement acclamé et réclamé, mais, directeur avant acteur et ménager de la susceptibilité de ses artistes, il se refuse à accaparer la scène. Entre les numéros, un orchestre vocal: sifflet, imitation de flûte, de contrebasse et de piston, se fait entendre, alternant avec les trompettes d'artillerie qui jouent les airs du régiment. Le chef d'orchestre, c'est encore Papillard. Son chapeau-claque à la main en guise de bâtonnet, il « enlève » ses instruments supposés avec autant de fougue que ce M. Strauss qui conduisit, voilà deux hivers, l'orchestre de notre Académie nationale de musique, en songeant au beau soir, qu'il croyait désormais proche, où il ferait exécuter, de ce même pupitre, sa *Légende de Joseph* en la présence de son Kaiser, assisté de von Kessler, dans la loge du Président de la République.

Quand la sourde voix du canon vient mêler sa partie au concert, Papillard ne manque pas de s'écrier :

— Très bien pour les basses!

Et les poilus de rire.

A la fin de la représentation, on fait la quête pour les camarades blessés, et un artiste, sur la prodigieuse mémoire de qui l'on s'extasie, récite *La Grève des forgerons*, pendant qu'on récolte les oboles. Le poème finit juste en même temps que la quête. Bien réglé! La collecte a produit près de quatre-vingt-dix francs. Papillard remercie et recommande qu'on s'en aille gentiment, sans faire de boucan, afin qu'on lui permette de recommencer une autre fois. Les officiers félicitent Papillard, qui s'incline.

Si on cherche toujours un directeur pour le théâtre des Variétés...

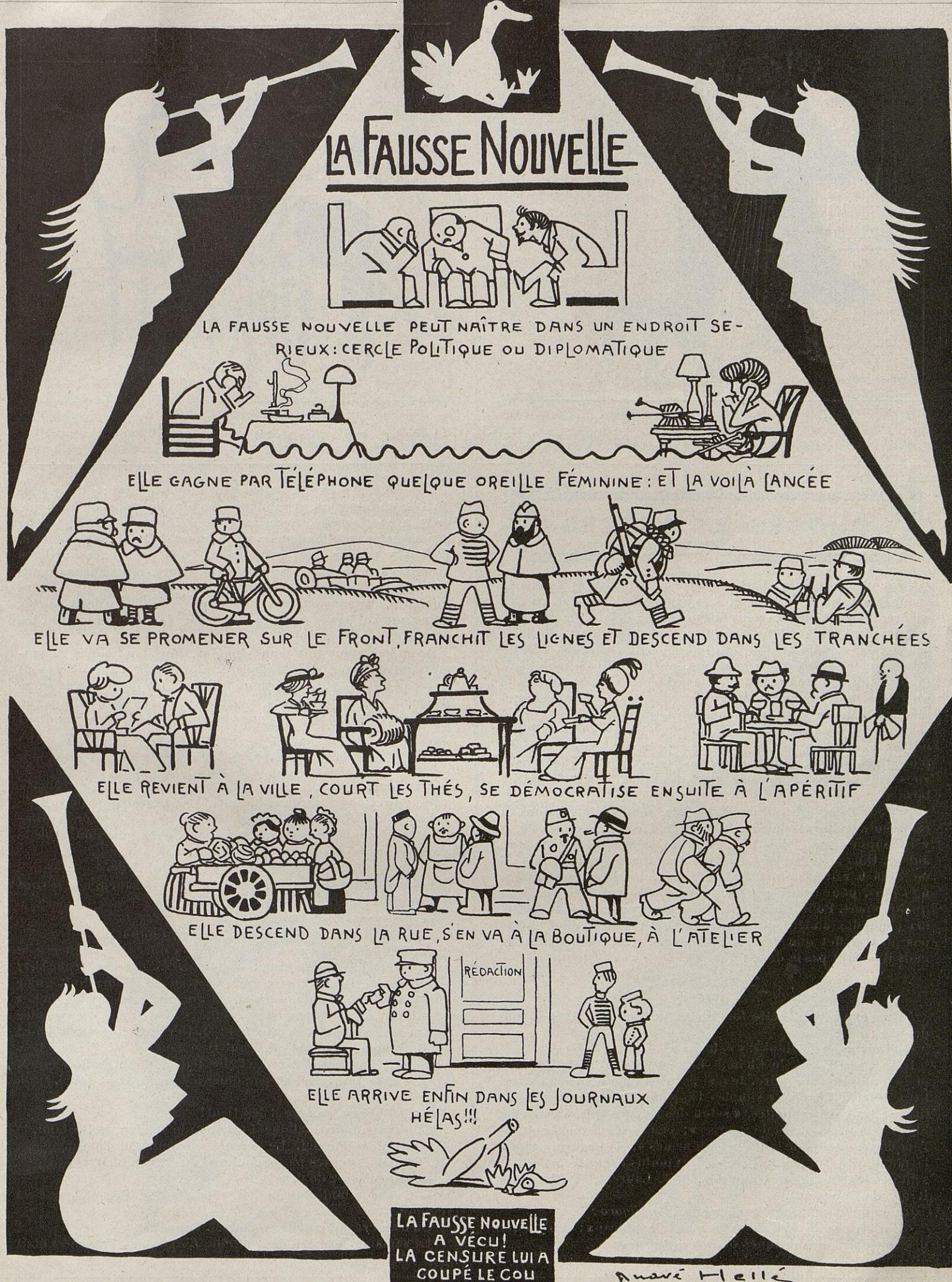
MARCEL ASTRUC.

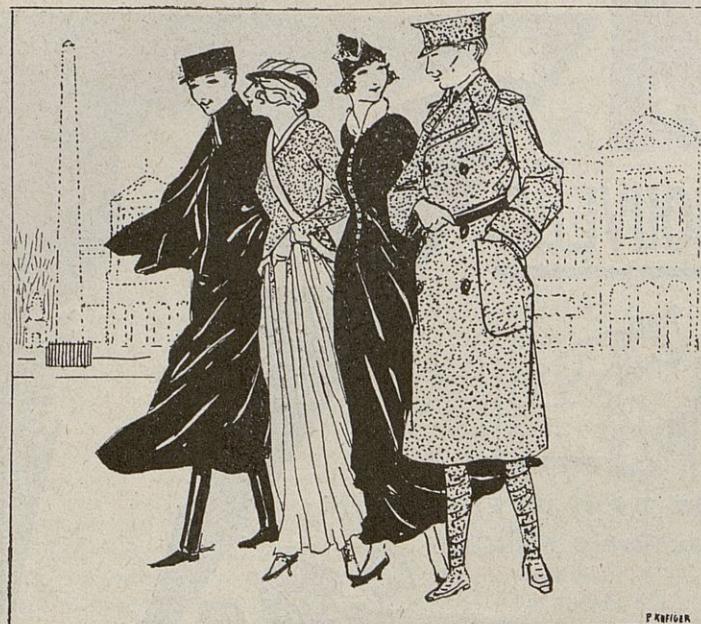


LA SCULPTURE



L'ARCHITECTURE



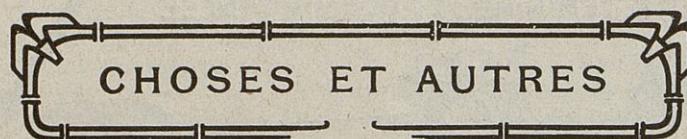


LA PLACE DE LA CONCORDE



LA RUE DU CAIRE

PETIT GUIDE AMOUREUX ET ILLUSTRE DES ALLIÉS A PARIS



Nous étions privés d'art et sevrés d'expositions depuis le commencement de la guerre. Les expositions, on s'en passait encore, mais les musées nous faisaient bien défaut. La cause de la fermeture était moins l'absence des objets d'art, dont les principaux, comme on sait, ont fait de petits voyages à la fin d'août, que l'absence des gardiens, pour la plupart mobilisés. Pensez, si un amateur avait re-volé la Joconde. Entre nous, elle n'a jamais couru moins de danger, et on ne saurait dire si les musées, qui n'étaient pas trop bien gardés quand ils l'étaient, ne le sont pas beaucoup mieux à présent qu'ils ne le sont plus. Enfin, on les entr'ouvre, et le public s'y précipite. Nous n'avions plus d'expositions, nous en avons trop. Il faut les avoir vues. On en parle. Snobisme n'est pas mort. Il n'était qu'embusqué.

Le Petit-Palais est toujours à sa place, comme nous disions au régiment... en temps de paix, et M. H.nr. L.p..ze est un peu là. Il y a toujours été. Tous les autres ne pourraient pas en dire autant. On a bien fait de lui confier les tapisseries de Reims : il ne les lâcherait pas en cas d'alerte, il ne les déménagerait pas non plus, pour avoir le prétexte de quelque chose à emporter quelque part. Pour le moment, il ne les met pas sous le boisseau, mais en belle lumière, si belle qu'on se demande si elles ne font pas plus d'effet que dans la cathédrale. C'est bien probable, mais il ne faut pas le dire.



Autre exposition, cette fois un salon, un vrai. Gardez-vous de dire :

— Nous nous flattions d'y échapper.

Il ne s'agit point de Champs-Elysées ni de Champ-de-Mars, mais d'un salon militaire. Je n'ai pas très bien démêlé son vrai titre officiel. Les gens simples l'appellent « salon des mobilisés »; les gens explicites, « salon des artistes tués à l'ennemi, blessés ou prisonniers de guerre »; ceux qui ne haïssent pas l'emphase, « salon de la France en armes »; et ceux qui ne haïssent pas la familiarité l'appellent « salon des poilus », quitte à s'attirer pas les foudres des puristes, MM. Laurent, Tailhade et Rémy de Gourmont.

Un éminent critique d'art écrit dans le *Figaro* :

« Il n'y a pas ici de bons et de mauvais tableaux ; il n'y a que des souvenirs, des reliques ou des espérances. »

Cela est fort bien dit. Disons plus modestement : « Il n'y a ici que des choses vues, et rendues avec plus ou moins de bonheur, mais avec sincérité, avec naïveté. » Dieu soit loué ! Quelle promesse pour le lendemain de la guerre ! Car il faut y penser. Il faut y penser dès maintenant. Tous nos jeunes artistes auront vu la guerre, l'auront faite. Alors, nous aurons peut-être une peinture militaire ; mais nous sommes à peu près sûrs que nous n'aurons pas de _____ ni de _____. Je n'écris pas les noms que j'ai sur le bout de la plume : le lecteur remplira les blancs.

De même, tous nos jeunes poètes, tous nos jeunes romanciers auront vu et fait la guerre ; alors nous n'aurons pas de _____ ni de _____. (Je continue à laisser les noms en blanc. Je ne mets que deux blancs, cela ne veut pas dire que je ne pense qu'à deux noms.) Et nous aurons peut-être un Stendhal !



A la manière de...

M. Paul Reboux imite si bien qu'il ne lui est plus permis de faire une citation, ou, s'il dirige une revue, d'y insérer la prose d'autrui. Nous l'avons entendu un jour, dans un salon, citer le vers connu :

La critique est aisée et l'art est difficile.

Les assistants se sont regardés avec de fins sourires et se sont murmuré à l'oreille :

— Est-ce assez de Boileau !

C'est d'ailleurs de Destouches, mais peu importe.

Or, M. Paul Reboux a fondé pour la durée de la guerre le plus littéraire des journaux du front, *L'Echo des Tranchées* ; et comme M. Paul Reboux, qui fut avant M. Henri de Régnier directeur littéraire du journal *Le Journal*, a les plus belles relations, il a obtenu sans peine de la copie de premier ordre et des signatures illustres : M. Henri de Régnier d'abord et M. Edmond Rostand, M. Paul Deschanel et M. Tristan Bernard, et M. Anatole France, et Mme Bartet, et M. Emile Faguet. Quelle rédaction ! Hélas ! personne n'y a cru. On a souri. On a dit :

— Ce Reboux, comme il les tient !

Et on lui a indistinctement attribué le Tristan, le Rostand, le Deschanel, le Faguet. Le Faguet surtout. On l'a renvoyé à M. Faguet de toutes parts, souligné au crayon bleu.

— Est-ce assez de vous !

— C'est d'autant plus de moi, répondait M. Faguet, que c'est de moi.

On n'en croyait pas davantage M. Faguet.

La semaine dernière, le leader de *L'Echo des Tranchées* était

signé Raymond Poincaré. On a reconnu encore que c'était merveilleusement imité, mais les personnes que le protocole empêche de dormir se sont demandé s'il était bien convenable de faire et de publier un à la manière... du Président de la République; et un journal sérieux a dit avec un peu d'émotion :

« M. Poincaré sera le premier à sourire de cette innocente plaisanterie. »

Je pense bien que M. Poincaré sourira, mais de l'innocence de celui qui a fait cette méprise comique et qui s'est cru très malin!



Le parlement ayant donné l'exemple il y a neuf mois et demi, les auteurs et compositeurs dramatiques ont voulu avoir eux aussi leur séance du 4 août. Elle a eu lieu le 12 mai. Ce jour-là se tenait leur assemblée générale annuelle.

Mais les auteurs et compositeurs dramatiques, avec les meilleures intentions du monde, n'ont peut-être pas montré les mêmes aptitudes que nos députés et nos sénateurs à jouer le rôle de sénateurs romains, et leurs manifestations — d'ailleurs louables — ont paru manquer de mesure. Evidemment les chaises de la Salle des Ingénieurs civils ne sont pas curules, mais elles le devenaient en l'occurrence, et on ne doit pas se démener sur une chaise curule comme un diable dans un bénitier.

Il était convenable que l'on écoutât debout l'éloge des membres de la société morts au champ d'honneur: il n'était peut-être pas nécessaire que l'on se levât pour procéder à l'expulsion des membres austro-allemands. De toute manière, puisqu'on ne cessait pas de se lever, de se rasseoir et de se relever comme à une cérémonie religieuse, un signe (comme celui de l'ordonnateur ou du bedeau) aurait dû suffire, ou un avertissement à demi-voix; et il était superflu que M. Edm. nd H. r. c. rt hurlât :

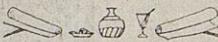
— Debout! Debout! en faisant plus de bruit que le vent dans les ferrailles de la tour Eiffel et en exécutant des gestes bizarres d'incantation. S'il a ordinairement le geste aussi échevelé, il ne doit plus rien rester d'intact au musée de Cluny.

Mais tout cela, nous nous plaisons à le reconnaître, était dans une bonne intention. L'unanimité était acquise à toutes les propositions quelles qu'elles fussent que n'importe qui voudrait bien faire (et comme ça se trouve! M. F. rn. nd V. nd... m n'était pas là et n'en a fait aucune). L'union était sacrée. On ne procédait à aucun vote autrement que par acclamation. C'est beau, l'enthousiasme. C'est très beau. Quand on a approuvé les comptes, on aurait dit le serment du Jeu de paume.

On a aussi envoyé une dépêche au général Joffre. Quelques grincheux ont critiqué (oh! extrêmement bas). Ils avaient tort. En

somme, les auteurs dramatiques de France représentent le théâtre français (quoique cette vérité ne soit peut-être pas aussi évidente qu'il semblerait à première vue); le théâtre n'est pas toute la France, comme les gens de théâtre l'imaginent trop volontiers, mais enfin, c'est un peu de la France, et que le général en chef de nos armées a sauvé, avec le reste.

Mais ce que les auteurs et compositeurs dramatiques ont fait de mieux et réellement important, c'est qu'ils se sont choisi un président excellent, qui n'est pas seulement un homme d'esprit, qui n'est pas seulement un homme d'action (et il n'est déjà pas ordinaire que ces deux qualités-là soient réunies chez un écrivain célèbre), mais de plus et surtout un homme universellement aimé. Nous ne voudrions pas faire rougir M. Romain C. lus, qui est un ami et un collaborateur de *La Vie Parisienne*, mais s'il est un président capable d'assurer l'« union sacrée » dans la société la plus capricieuse, la plus nerveuse qui soit, c'est sûrement lui. Les auteurs dramatiques qui ont tant de talent ont montré qu'ils avaient aussi beaucoup de bon sens.

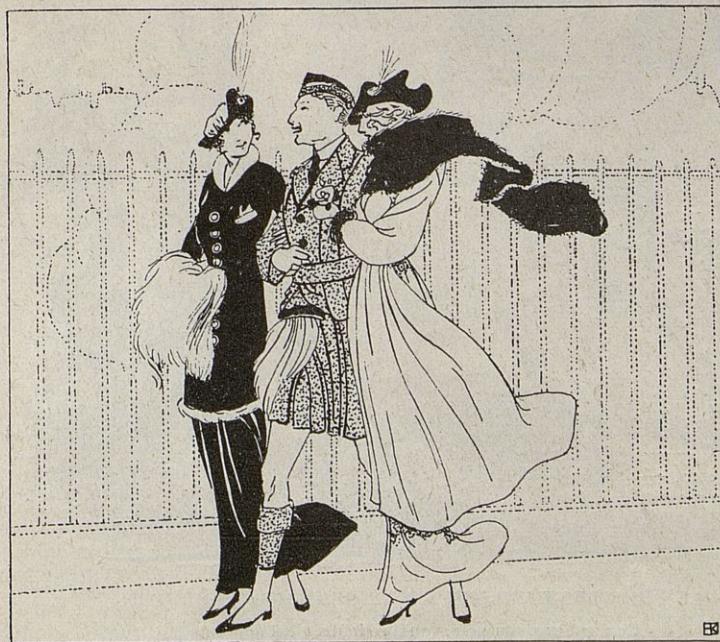


Comme ils écrivent :

« Je vous envoie ce mot d'un village où je suis momentanément détaché pour suivre un peloton d'élèves sous-officiers. Je manœuvre du matin au soir, je bois du lait et je gobe des œufs littéralement devant la vache et devant les poules, ce qui m'ébabit, vrai Parisien que je suis! Le miracle du printemps dans la campagne m'a ravi. Je demeure en extase sous les cerisiers fleuris. J'ouvre des yeux d'enfant sur les champs retournés et tout neufs. Mais, à chaque pas, dans ces champs, on heurte un fragment d'obus rouillé qui rappelle que l'on s'y est rudement battu il y a six mois. Les cratères de ces obus sont restés au milieu des prés verts comme des taches de terre brune et fendillée où les fourmis s'installent. Les alouettes font par là-dessus un vacarme charmant. Enfin les échos sourds du canon, qui tonne à quatre lieues, se font entendre quand on ne pense plus du tout qu'il y a la guerre...

« ...Je lis ici (outre Théocrite, qui ne m'a pas quitté) des pages austères, dont je tâcherai de n'oublier pas entièrement les leçons de philosophie et de politique. Puissé-je essayer un jour d'en retrouver quelques lignes dans ma mémoire, et de les traduire selon les règles classiques du beau langage français. »

Cette jolie lettre est d'un tout jeune collaborateur de *La Vie Parisienne*, de la classe 14. Je ne sais si je me fais des illusions, mais il me semble que la guerre a donné le dernier coup à une certaine littérature bégayante, zozotante, enfin niaise et imbécile qui avant la guerre nous tapait sur les nerfs terriblement. Ah! s'il pouvait être vrai! Ce ne serait pas le moindre bienfait des glorieuses années 1914-1915.



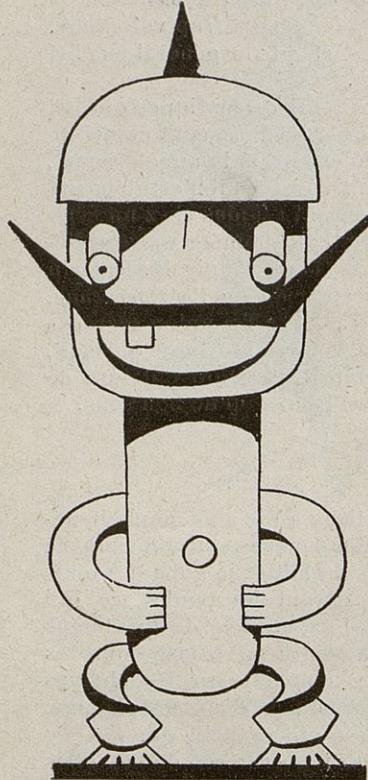
LA RUE DE LONDRES



LA PLACE D'ANVERS

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

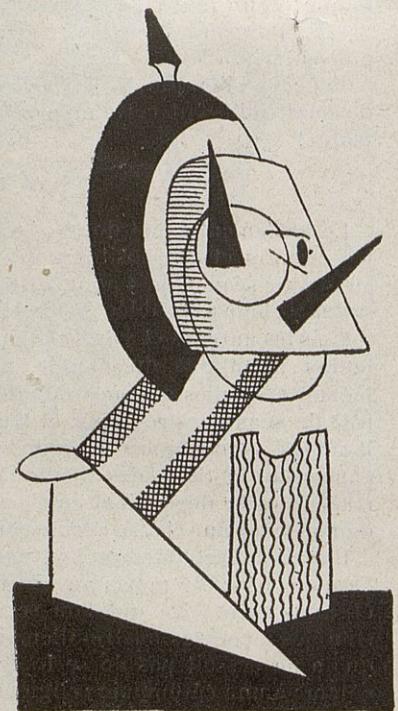
PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



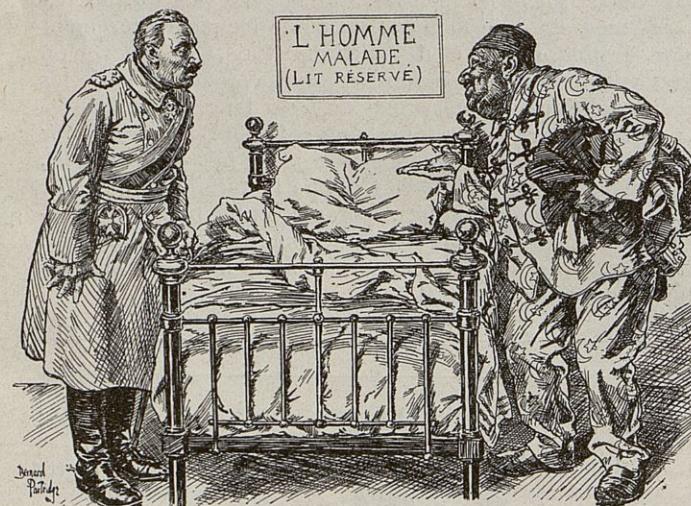
LE ROI DES SAUVAGES
représenté par un autre sauvage.
(Sculpture congolaise reproduite par le
Puck, de New-York.)



LE BON COMBAT
Victor-Emmanuel III, nouveau Saint-Georges, attaquant le dragon autrichien, malgré le Kaiser.
(Numéro. de Turin.)



UNE CARICATURE
FUTURISTE DU KAISER
(attribuée à l'artiste russe Archipenko, par
le Puck de New-York.)



« A VOUS LA PLACE, CHER AMI ! »
LE GRAND-TURC. — Je vous cède ce lit de bon cœur, mon cher Guillaume ;
moi j'en ai assez !
(Punch, de Londres.)



LE KAISER TEL QU'IL VOUDRAIT ÊTRE
Il souhaiterait de pouvoir, comme le roi Canut, arrêter les flots menaçants.
(Life, de New-York.)



LE PRÉSIDENT WILSON ET LE GERMANO-AMÉRICAIN
Ce n'est pas son poing qu'il redoute, c'est son vote !
(Life, de New-York.)

PARIS-PARTOUT

 **La Pie qui Chante.** — Fursy, Bastia, Paco, Saint-Granier, Dominus : tous des chansonniers de talent!

Lucy Dereymon, Marg. Pierry, de Canonge : artistes de premier ordre! Le succès de la Pie se comprend
*Si l'esprit parisien l'enchanté,
Ami, viens à la Pie qui Chante!*

Moulin de la Chanson. Directeur Emile Wolff. Le Moulin de la Chanson, tourne Pour le renom du bel esprit, Pour le gai poilu qui séjourne Un jour ou deux dans son Paris! Pour le civil, le militaire, Le bon Moulin de la Chanson Nous moud de l'espérance claire Et du rire en coups de clairon! Matinées Dimanches et Fêtes à 3 heures. Téléph. : Gutenberg 40-40.

Le théâtre de la Renaissance vient de reprendre *Le Zèbre*, vaudeville dont les représentations avaient été brusquement interrompues par la mobilisation. L'interprétation est parfaite. Citons notamment Mlle Juliette Depresle.

Mlle Juliette Depresle, dont nous donnons ci contre la photographie, est une délicieuse artiste destinée au plus brillant avenir. Tous les Parisiens se rappellent les merveilleuses créations qu'elle fit ces années dernières au Michel, à l'Ambigu, à l'Athénée, à la Porte Saint-Martin, etc. Elle revient actuellement de Pétrograd où elle

fut fort applaudie dans la saison française du Théâtre Michel.

Nous sommes d'avance assurés que les



Mlle JULIETTE DEPRESLE
du Théâtre de la Renaissance.

Cl. Manuel

spectateurs de la Renaissance se montreront aussi enthousiastes que nos amis les Russes, car Mlle Juliette Depresle a tout pour réussir : la beauté, la grâce, la jeunesse et le talent.

Les saisons se suivent et ne se ressemblent pas. Mais notre conseil est toujours le même : **Crème Simon**, comme la

raison et l'expérience l'indiquent. Agréable au printemps, utile en été, précieuse en automne, indispensable en hiver... Bienfaisante en tous cas, douce, flattant le teint, la **Crème Simon** est surtout merveilleuse quand son usage est devenu une habitude. Si chaque femme soignait sa peau d'une façon rationnelle, nous n'aurions pas à rappeler tant de fois la marque connue. Qui s'en est servi s'en servira. Pour terminer, n'oubliez pas la **Poudre de riz** et le **Savon à la Crème Simon** qui sont les compléments indispensables de la **Crème Simon**.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.
Ses collections : **Maîtres de l'Amour** (38 vol.), 7 fr. 50;
Coffret du Bibliophile (40 vol.), 6 fr.; **Romans humorist.**, 3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

LYETTE de RYSS **MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE**
Elegant installation.
130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 7).

Mme ROCKELL **SOINS D'HYGIÈNE**
30, r. Gustave-Courbet 2^e face)

Hygiène et Beauté p'ties Mains et Visage. **Mme GELOT**,
8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

Miss RÉGINA **SOINS d'Hygiène, Manuc. Spéc. p. dames.**
Mais. 1^e ord. 18, r. Tronchet (Madeleine)

MANUCURE 22, RUE DE L'ARCADE
de 2 à 6 h^{es}, au 1^e.

Mme Clara SCOTT Soins d'Hyg., Beauté, Manuc. Eng.
spoken. 203, r. St-Honoré (entr.)

MARIAGES **RELATIONS MONDAINES.** Renseig^{ts} grat.
Mme VERNEUIL, 30, r. Fontaine (1^e ét. g.)

Miss MOLLIE **SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE.**
21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

Mme JANE Soins d'Hygiène et de Beauté.
7, r. du Faub. St-Honoré, 3^e ét. (1 à 5).

Soins d'Hygiène et de Beauté. MANUCURE.
2, r. Chérubini, 3^e ét. (sq. Louvois)

SEMAINE FINANCIÈRE

Peu de changements dans les cours. Le marché est au grand calme.

Les seuls changements à signaler cette semaine se rapportent aux actions et obligations de chemins de fer français, particulièrement celles du Lyon, sur les obligations de la Compagnie du Nord, et aussi aux obligations du Crédit Foncier de France, qui ont plus ou moins progressé. La prime de remboursement actuellement importante sur la plupart de ces excellents titres leur donne un attrait exceptionnel.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 500 MILLIONS

Assemblée générale annuelle du 6 Mai 1915.

Les actionnaires de la Société Générale se sont réunis le 6 mai 1915 en Assemblée ordinaire sous la présidence de M. Guernaut, Président du Conseil d'Administration.

Le Rapport constate d'abord que l'activité du premier semestre fut à peu près normale, mais qu'au cours du second se déroulèrent les événements les plus graves qui se soient produits depuis la fondation de la Société. Puis, après avoir rappelé les mesures prises pour remédier aux conséquences de la crise déterminée par l'ouverture des hostilités et en avoir constaté l'heureux effet, il expose les difficultés que rencontra l'administration de la Société Générale pour maintenir le fonctionnement normal des services qu'étaient venus successivement troubler le dé-

part de 8.456 Agents mobilisés, l'évacuation de 30 Agences menacées par l'invasion, le transfert à Bordeaux pendant quelques semaines du Conseil, de la Direction et d'une partie des services. Malgré ces difficultés rapidement surmontées, grâce au dévouement du personnel et à la confiance de la clientèle, la Société Générale put efficacement contribuer au placement des Bons et Obligations de la Défense Nationale pour plus de 200 millions.

Le Conseil s'élève ensuite contre la campagne systématique de dénigrement dont la Société Générale fut l'objet au printemps de 1914, notamment contre les imputations calomnieuses qui la représentaient comme ayant prêté à l'Allemagne des fonds considérables. Or, les seuls comptes de la Société Générale avec l'Allemagne étaient et sont encore des comptes d'encaissement de papier qui, au 4 août, dans un bilan de 2 milliards, ne présentaient que le solde insignifiant de 663.483 frs. En outre la Société Générale avait dans un portefeuille de 900 millions, 18.500.000 frs de papier allemand sur France et 3.900.000 frs de papier sur Allemagne. Aucun autre compte ou engagement direct ou indirect n'existe encore. De tels chiffres n'ont pas besoin de commentaires.

En raison du caractère forcément provisoire des comptes, du fait que 18 Agences sont encore situées en pays envahi, par suite aussi de l'impossibilité de faire actuellement une évaluation précise des engagements d'ordre commercial et bien que les engagements d'ordre financier aient été examinés avec soin et évalués avec prudence, le Conseil ne présente qu'une situation au 31 décembre ne pouvant être, à proprement parler, qualifiée de Bilan. Cette situation fait ressortir un bénéfice net de 10.256.574 frs, tous amortissements déduits, résultant en somme très satisfaisant d'un seul semestre productif. Pour les mêmes motifs, le Conseil propose de reporter intégralement ce solde à nouveau et de prélever sur les réservés qui après ce prélevement atteindront encore la somme de 128 millions, la somme nécessaire pour répartir aux actions un intérêt de 4 0/0 sur le capital versé.

Le Conseil adresse ensuite des éloges au per-

sonnel qui jusqu'au bout a rempli et rempli encore son devoir dans les agences situées en pays envahi ou sur la ligne de feu. Il salue la mémoire des nombreux agents tombés au champ d'honneur et rend hommage à la vaillance de ceux qui ont été l'objet de citations, décorations ou promotions dont la Société Générale ressent une légitime fierté.

Le Rapport se termine par l'expression des regrets unanimes qu'à laissés au Conseil la retraite de Monsieur Dorizon, rendue nécessaire par son état de santé. Le nom de Monsieur Dorizon restera indissolublement lié à celui de la Société Générale ; la solide organisation des Services, la confiance inébranlable de la clientèle, le zèle et la compétence du Personnel qui ont permis à la Société Générale de surmonter le trouble causé par la guerre et les campagnes de calomnie, sont en effet le résultat des 18 années que dura l'effort assidu et patient de Monsieur Dorizon. Le Conseil a fait appel, pour le remplacer comme Président, à Monsieur Guernaut, ancien Directeur du Mouvement Général des Fonds au Ministère des Finances, Sous-Gouverneur honoraire de la Banque de France, Administrateur depuis 1911.

Les Censeurs-Commissaires se sont associés aux propositions du Conseil et ont demandé à l'Assemblée de ratifier le choix qu'ils ont fait de Monsieur Desroy du Roure, Directeur honoraire au Ministère des Finances, pour remplacer Monsieur Chapsal qui a été appelé à reprendre des fonctions actives au Ministère du Commerce.

L'Assemblée a voté à l'unanimité, moins deux actionnaires, toutes les propositions du Conseil, notamment l'approbation des comptes de l'exercice 1914, le report à nouveau des bénéfices et le prélevement sur les réserves de la somme nécessaire à la répartition d'un intérêt de 10 frs par action, sous déduction des impôts, soit net, 9 fr. 60 payables à partir du 1^{er} juillet.

L'Assemblée a en outre renouvelé les pouvoirs pour 5 ans de MM. Dejardin-Verkinder, Lemarquis, de Fourtou, Wagner, Administrateurs sortants, ratifié la nomination comme Censeur de M. Desroy du Roure, et nommé Commissaires MM. Lavallée, Cornélis de Witt et Desroys du Roure.



LA GRENADE

Sûrement Victor Hugo ne pensait pas à la guerre quand il écrivit : « *A Grenade, la jolie, la palme de la beauté!* »